

LE
SECRET
DU FAUCON

- TOME I -



A.D. MARTEL

A.D. Martel

Le Secret du Faucon

Tome 1

Extrait

Chapitre 1 : Les flammes de l'enfer

La novice se tenait à genoux devant son lit. Les rayons de la lune pénétraient à travers les barreaux de l'unique fenêtre de la cellule et caressaient son visage juvénile. Rien n'aurait pu ébranler sa prière, pas même cette petite mèche de cheveux blonds qui s'était échappée de son voile et lui chatouillait obstinément la joue.

— Seigneur, j'ai toujours été obéissante. Cela fait si longtemps à présent. Je me sens si seule ici...

Des larmes coulèrent de ses grands yeux bleus et s'écrasèrent sur le papier entre ses mains. Cyrielle connaissait déjà chaque mot du billet qu'elle venait de recevoir.

Ma douce moitié,

Chaque jour passé loin de toi m'arrache des soupirs de douleur. Voici six ans, six ans qu'on t'a envoyée dans ce couvent ! À quand la délivrance ? Nancy me dit de garder courage et que le moment tant attendu arrivera bientôt. Peut-être espère-t-elle que le comte Jean, fort de sa victoire contre les ennemis du roi, t'enjoindra de revenir au château dès son retour ? Je le souhaite de tout mon cœur...

N'oublie pas que tu occupes toutes mes pensées,

Ton Tristan

Cyrielle serra plus fort la lettre. Elle essayait de refréner ses larmes, mais celles-ci semblaient intarissables.

— Seigneur, je vous en prie, ayez pitié de vos enfants...

Soudain, une lumière éclatante jaillit de l'autre côté de la fenêtre. La jeune fille sursauta puis se releva brusquement. Bientôt, des cris lui parvinrent de l'extérieur, déchirant l'habituel silence du couvent. Ses doigts menus essuyèrent ses joues, puis elle avisa la seule chaise de sa cellule — l'unique meuble qu'elle possédait mis à part son lit — et la poussa contre le mur pour grimper dessus. Les poings refermés autour des barreaux en métal, la novice tressaillit. Une colonne de fumée noire s'élevait au fond de la cour du monastère. Elle eut à peine le temps de descendre de la chaise qu'une clé tourna dans la serrure. La porte de sa cellule s'ouvrit brutalement sur une sœur paniquée.

— Sors, dépêche-toi ! Le feu a pris dans la réserve et se propage aux autres bâtiments !

Cyrielle blêmit et ne se fit pas prier. Les sœurs de la Charité formaient un ordre pauvre, le bois constituait le matériau premier de tous leurs bâtiments. Le moindre incendie pouvait être désastreux. Elle s'empressa de suivre les nonnes dans le corridor qui menait à la sortie.

— Prenez des seaux et apportez autant d'eau que vous le pouvez !

Elle reconnut la voix de la mère supérieure. La novice imita ses camarades qui couraient du puits à la réserve, de grosses gouttes de sueur coulant sur leur front. Leurs vêtements entravaient leurs mouvements et Cyrielle se retenait d'arracher son voile. Le temps manquait. Bientôt, le feu

se répandrait à l'étable s'il n'était pas maîtrisé. Les femmes, physiquement épuisées, peinaient à le contenir.

— Des hommes ! Nous sommes attaquées !

Les cris provenaient de la chapelle. Cyrielle eut à peine le temps de se retourner qu'une pluie de flèches enflammées s'abattait sur les bâtiments autour d'elle. Son cœur fit une embardée. Le couvent assailli ? Impossible ! Les religieuses ne possédaient aucun objet précieux excepté le calice et le ciboire de l'église. Des flammes s'élevaient de toute part. L'odeur âcre de la fumée lui remplissait la bouche et lui piquait les yeux. La chaleur devenait de plus en plus prégnante et lui brûlait les joues. Cyrielle resta figée plusieurs secondes, incapable de concevoir une attaque. Une dizaine d'assaillants entouraient désormais la chapelle, située à moins d'une centaine de mètres des religieuses occupées à maîtriser l'incendie. Sœur Marie, qui les avait vus également, lança des ordres aux plus anciennes :

— Abandonnez les bâtisses. Rassemblez les novices et fuyez vers la forêt !

Il fallut plusieurs secondes à Cyrielle pour comprendre le sens de ces paroles. Les voleurs n'étaient peut-être pas venus pour leurs biens matériels. À dix-huit ans, la jeune fille, bien qu'ayant passé ces six dernières années dans un couvent, avait maintes fois entendu parler des hommes et de ce que les sœurs appelaient « le serpent se faufilant dans la caverne ».

— Cyrielle, viens, dépêche-toi !

La nonne la tirait par l'épaule lorsque des appels au loin s'élevèrent.

— Au secours !

Annie ! La plus jeune des novices, une fillette d'environ huit ans, n'avait pas eu le temps de s'échapper. Des pillards, les lèvres étirées en d'horribles sourires carnassiers, l'encerclaient, elle ainsi que d'autres religieuses.

— Partez sans moi !

Cyrielle repoussa la sœur et courut ouvrir les portes de l'étable. Aussitôt les animaux, paniqués par les flammes, s'enfuirent. Sa main se referma *in extremis* sur la bride du seul cheval que possédait la communauté.

— Chut... viens là mon beau, j'ai besoin de toi, murmura-t-elle d'une voix douce.

Ses yeux plongés dans les siens, le hongre se calma. En plus de savoir parfaitement monter, son père lui avait transmis un don pour communiquer avec les chevaux. Patrocle était âgé de vingt ans, mais sa vieillesse n'avait d'égal que sa robustesse. La novice attrapa une fourche, grimpa sur des caisses et se hissa sur le dos de l'animal. Son regard se tourna vers les hommes qui encerclaient ses compagnes devant l'entrée de la chapelle et elle chuchota :

— Seigneur, protégez-nous.

Elle inspira profondément pour se donner du courage puis ses talons pressèrent les flancs de Patrocle, qui fondit sur eux. Sa carrure était impressionnante et les intrus durent éviter à la fois les sabots du hongre et les coups de fourche de la novice. Les pillards desserrèrent les rangs et, bientôt, une issue se présenta aux femmes.

— Fuyez ! s'écria Cyrielle.

Patrocle émit un hennissement aigu. Un homme venait de lui enfoncer une dague dans la cuisse. La monture se cabra et sa cavalière tomba à terre. Elle n'eut pas le temps de se relever que quelqu'un la tira par le bras afin de la ramener vers le groupe qu'elle tentait de sauver. Cyrielle récupéra sa fourche et, refusant de capituler, se remit sur ses deux pieds.

— Les flammes ! Elles se propagent à la toiture ! cria un de leurs agresseurs.

Aussitôt, la majeure partie d'entre eux entrèrent dans la chapelle. En revanche, cinq autres hommes se tournèrent vers les religieuses. Ils ricanèrent en faisant briller leurs lames. La peur pétrifiait les pauvres femmes. Sœurs Clothilde et Cunégonde récitaient le *Notre Père* tandis que sœur Agnès serrait fort la petite Annie. Bientôt, Cyrielle et ses camarades seraient tuées. Quelle sottise ! Comment avait-elle pu penser un seul instant pouvoir affronter ces monstres ? Aucune échappatoire ne se présentait. Le feu dévorait les bâtiments et d'autres pillards arrivaient de tous les côtés. Combien étaient-ils ? Vingt, trente ? La tension montait de plus en plus. Toutefois, le bras de la novice ne tremblait pas et son regard déterminé fixait ses assaillants qui se rapprochaient.

Soudain, ce fut comme si le temps se figeait. Des chevaux surgirent des flammes, avec sur leur dos des cavaliers rugissant tels des démons de l'enfer. L'homme le plus près des sœurs eut à peine l'occasion de se retourner qu'une massue lui explosa le visage. Son sang gicla sur Cyrielle. Les autres femmes hurlèrent de peur tandis que la novice essayait de ne pas paniquer.

— Allons-y ! s'écria-t-elle.

Rien ne leur assurait que ces mystérieux guerriers fussent là pour les aider. Le petit groupe longea les bâtisses enflammées pour fuir vers la forêt. Cyrielle donnait des coups de fourche aux pillards pour libérer un passage. Ils ne semblaient plus s'intéresser à elles, pas plus que les cavaliers. Encore fallait-il réussir à s'échapper. Annie se mit alors à crier. Un homme avait quand même décidé de les poursuivre. Sœur Agnès bondit et tendit son large crucifix en bois à quelques centimètres du visage de l'assaillant. Celle-ci avait dû l'emporter pour le sauver des flammes.

— Arrière, mécréant ! s'écria Agnès.

L'intéressé se mit à rire à gorge déployée.

— Tu crois que ce bout de bois me fait peur, garce ?

— Pardonnez-moi, Seigneur ! s'exclama alors la religieuse tout en frappant de toutes ses forces le crucifix sur la tête de son agresseur.

L'homme tomba à terre, assommé, et la sœur se signa en réclamant la miséricorde du Tout-Puissant. Sœur Clothilde et Cunégonde l'imitèrent avec une mine honteuse. Cyrielle, quant à elle, ne put réprimer un sourire.

Après s'être suffisamment éloignées du danger, elles s'abritèrent derrière un petit monticule de terre. Les religieuses étaient assez âgées et leur cœur ne résisterait pas longtemps. Désormais, elles disposaient d'une vue imprenable sur ce qui se déroulait. Leurs agresseurs se faisaient massacrer par seulement quatre guerriers. Ils ne semblaient pas porter d'armure, ni aucun blason ou bannière.

— Regardez, celui-là..., murmura sœur Clothilde en se signant. On dirait le diable en personne !

La sœur pointait du doigt le cavalier qui venait d'exploser deux têtes d'affilée. Sa figure était maculée de sang et l'usage de son arme ne semblait pas lui réclamer le moindre effort. Il n'arborait pas la longue chevelure que portaient les chevaliers de la région. Au contraire, l'entièreté de son crâne et de son visage était rasée. Une cicatrice défigurait tout le côté gauche, du front jusqu'au bas de la joue. Il avait un air redoutable et... effroyable. Un frisson parcourut l'échine de Cyrielle.

Brusquement, un hennissement familier lui parvint. Patrocle ! Le cheval, paniqué et blessé, restait figé entre deux bâtiments enflammés. Abandonnée par la raison, la jeune fille se leva et

courut vers l'infortuné. Sœur Agnès eut tout juste le temps de retenir Annie afin de l'empêcher de la suivre tandis que les autres sœurs hurlaient à la novice de revenir.

Cyrielle les ignora, se fraya un chemin entre les cadavres et les débris encore fumants de bâtiments qui s'écroulaient petit à petit. La peur lui nouait le ventre, mais elle ne pouvait pas abandonner le cheval de trait. Heureusement, Patrocle se tenait suffisamment à l'écart, son licol retenu par une poutre à moitié calcinée. Enfin, la jeune fille arriva jusqu'à lui. Il risquait à tout instant de lui donner un coup de sabot. Cyrielle s'époumona à crier son nom jusqu'à ce que le cheval lui prête attention. Alors, elle tendit la main et chuchota en s'avançant. Délicatement, elle délivra la bête, serra sa tête contre son cœur et ferma les paupières, tentant de projeter son esprit vers le sien.

— C'est bien, Patrocle, fais-moi confiance, je vais te sortir d'ici.

Lorsque ses yeux s'ouvrirent, ils plongèrent immédiatement dans ceux du cavalier balaféré. L'homme se tenait à une dizaine de mètres, toujours perché sur sa monture, et avait cessé tout combat. Son regard était intense et possédait quelque chose... de troublant. Il semblait vouloir pénétrer son âme. Qui était-il ? Et pourquoi était-il là ? Le temps s'était arrêté, Cyrielle et l'inconnu se scrutaient pour essayer de trouver des réponses à leurs questions muettes.

Un cri retentit, le guerrier se retourna. Un de ses compagnons l'appelait. Cyrielle en profita pour échapper à l'emprise de son regard et pour faire avancer Patrocle. Les bâtiments s'effondraient tout autour d'elle et elle n'eut d'autres choix que de se rapprocher de la zone de combat. Une boule au fond de l'estomac, la novice avançait prudemment tout en chuchotant des paroles apaisantes à l'animal. Elle ne put s'empêcher d'essayer de repérer le guerrier balaféré, elle espérait intérieurement qu'elle réussirait à fuir avant que le combat se termine. La reconnaissance l'habitait, mais elle craignait que ces mystérieux sauveurs ne se retournent ensuite contre le couvent.

Encore quelques mètres et Patrocle pourrait courir vers la forêt. La jeune fille se figea soudain. Un des pillards, alors allongé au sol, parvint à se relever avec une grimace douloureuse, un arc en mains. Malgré le peu de distance qui les séparait, il ne la remarqua pas, toute son attention focalisée sur son ennemi. Il banda l'arme en direction du guerrier balaféré qui lui tournait le dos. Tout se passa très vite. Cyrielle lâcha Patrocle, se saisit du premier objet à sa portée et frappa le pillard de toutes ses forces en criant. Le bloc de pierre lui fracassa le crâne et la flèche manqua sa cible.

Cyrielle abandonna son arme de fortune et tomba à genoux, les deux mains plaquées sur sa bouche. L'horreur de son geste la fit tressaillir des pieds à la tête tandis que son estomac menaçait de se retourner. Des larmes coulèrent sur ses joues et ses yeux croisèrent une nouvelle fois ceux du cavalier balaféré. Celui-ci la regardait encore de manière indéchiffrable... Elle venait de tuer quelqu'un ! Ce guerrier était-il à ce point maléfique pour pousser une fille de Dieu à commettre un acte aussi ignoble ? Il s'avança vers elle et ce fut trop pour Cyrielle. Secouant la tête, elle se releva et s'enfuit à toutes jambes, Patrocle sur ses talons. La novice ne sut si le cavalier la suivait. Elle ne se retourna pas une seule fois, espérant que tout cela ne soit qu'un cauchemar et que, bientôt, elle se réveillerait.

— Ne vous en faites pas, dans une semaine, ce sera comme s'il ne s'était rien passé ! La blessure n'est pas profonde. Ma sœur ? Ma sœur, vous m'entendez ?

Cyrielle sursauta aux paroles de Jean, le maréchal ferrant du village voisin au couvent. Son esprit se remémorait pour la millième fois les événements de la nuit précédente. La jeune fille sourit à l'homme et lui donna les quelques pièces en sa possession.

— Pouvez-vous garder Patrocle le temps de son rétablissement ? demanda-t-elle poliment.

Le maréchal ferrant acquiesça puis s'intéressa à une autre bête. Cyrielle avait proposé aux sœurs de conduire elle-même le hongre chez Jean. C'était un brave homme, mais l'odeur qui régnait dans son antre, un mélange de sueur, de soufre et de sang, repoussait tous les membres de la communauté. Nul ne se portait jamais volontaire pour cette tâche et Cyrielle pouvait ainsi s'accorder un moment de solitude. La jeune fille n'avait pas non plus dû trop insister pour obtenir l'argent nécessaire aux soins. Un cheval constituait un bien rare, surtout dans ces moments difficiles. Elle caressa Patrocle qui la gratifia d'un coup de tête affectueux.

— Ce que j'ai fait là-bas restera entre nous, promis ? lui murmura-t-elle à l'oreille.

Elle n'attendait nulle réponse, mais le simple fait de s'exprimer la soulageait. Sœurs Clothilde, Cunégonde et Agnès avaient continué leur ascension dans la forêt pendant que la jeune fille aidait le vieux canasson. Elles n'avaient fort heureusement rien vu de son crime. Cyrielle avait déjà reçu assez de réprimandes pour son attitude inconsidérée. Son regard se posa sur ses mains. Fines, délicates, elles passaient leur temps à prier et à s'occuper des simples — c'est ainsi que les religieuses appelaient les plantes médicinales — que faisait pousser sœur Agnès. Celle-ci lui avait enseigné différents remèdes et la jeune fille les avait tous retenus avec attention. Comment de telles mains, formées à guérir et à prendre soin des malades, avaient-elles eu la force de supprimer une vie ? La novice les avait nettoyées frénétiquement à plusieurs reprises pour retirer le sang, mais il lui semblait que celui-ci réapparaissait à chaque fois. Ainsi plongée dans ses réflexions, Cyrielle ne remarqua pas tout de suite la petite fille qui tirait sur sa robe :

— Mère Thérèse demande à tout le monde de se réunir. Elle n'a pas l'air de bonne humeur...

Cyrielle baissa les yeux sur l'enfant et lui sourit gentiment. L'abbesse n'était pas une femme chaleureuse. Après la mise à sac de son couvent, son caractère ne risquait pas de s'améliorer ! Cyrielle déposa un baiser sur le museau du cheval et, à contrecœur, suivit la petite. Après toutes ces émotions, elle n'aspirait qu'à une chose : sombrer dans un sommeil profond et ne plus penser à rien. Plusieurs familles du village le plus proche avaient proposé d'héberger les sœurs en remerciement des nombreux bienfaits qu'elles leur avaient octroyés par le passé. Les habitants avaient vu les flammes lécher le ciel pendant la nuit et s'étaient mobilisés pour les aider.

À l'intérieur de l'église, la mère supérieure discutait en tête à tête avec le prêtre de la paroisse. La novice avança vers l'autel, l'oreille attentive aux conversations des sœurs déjà installées sur les bancs. Pourquoi s'en était-on pris à elles ? La guerre se déroulait bien plus au nord et aucun homme d'armes ne s'était encore aventuré dans le comté. Était-ce à cause des réquisitions de vivres pour les soldats ? Des famines à répétition ? Beaucoup de pauvres gens avaient été réduits à la mendicité, mais jamais, ô grand jamais ils n'auraient attaqué des femmes de Dieu ! Sans compter qu'elles, les sœurs de la Charité, géraient un hospice en ville et s'occupaient des plus démunis. Qui aurait bien pu leur en vouloir ? Et, plus encore... qui les avait sauvées pour disparaître aussitôt ?

Cyrielle rejoignit les deux premières rangées de bancs où de très jeunes filles parlaient, elles aussi, avec nervosité. Seul un tissu blanc autour de leur visage, symbole de leur noviciat, les différenciait des religieuses définitives. Ces dernières étaient les copies conformes de leur supérieure : un voile d'un noir délavé entourait une guimpe jaunie par le temps. Celle-ci

recouvrait le cou des nonnes, plongeant ensuite dans une robe sombre en laine. Cyrielle constatait avec soulagement que toute la communauté était présente, en plus ou moins bon état.

Un raclement de gorge et un coup d'œil désapprobateur de sœur Cunégonde obligèrent la jeune fille à vite s'asseoir. Annie lui avait justement gardé une place au premier rang et les deux novices se sourirent timidement. Le silence s'installa dans l'auditoire tandis que le prêtre prenait la parole.

— Mes sœurs, ce qui s'est passé cette nuit est affreux, mais grâce à Dieu vous êtes toutes saines et sauvées ! Prions le Seigneur pour le remercier...

À peine ouvrit-il la bouche pour prononcer d'autres mots que mère Thérèse prit la parole. Le prêtre en sembla contrarié.

— Mes sœurs, je ne vous cacherais pas que la situation est terrible. Tous les bâtiments ont été détruits. Mais, comme l'a fait remarquer père Thomas, aucune perte humaine ou animale — Cyrielle sentit un regard sévère se poser sur elle — n'est à déplorer, grâce au Ciel.

— Amen ! enchaîna le prêtre.

La mère supérieure lui décocha une œillade glaciale, elle détestait être interrompue. Sa posture droite, quelque peu guindée, accentuait sa taille déjà haute. Tout son aspect était sec et osseux. Pourtant, son visage trahissait un reste de jeunesse et de beauté que le temps n'avait pas encore emporté. Quel âge avait-elle ? Une quarantaine d'années peut-être, pas beaucoup plus. La plupart des sœurs la dépassaient en âge, mais l'abbesse dégageait une aura d'autorité que Cyrielle n'avait jamais vue ailleurs : la communauté retenait son souffle au moindre pincement de lèvres ou froncement de sourcils de leur supérieure, comme à cet instant. Un silence pesant planait dans l'église et même l'homme le plus vaillant du royaume aurait été mal à l'aise face à la matriarche.

Père Thomas déglutit et décida en définitive de se taire. L'état du regard de l'abbesse se desserra alors pour finalement se porter sur ses semblables :

— Je disais donc que nous sommes toutes en vie. Les villageois sont à la recherche de nos moutons, mais nous n'avons malheureusement plus aucune réserve et tout notre stock de laine a brûlé. Privées du bénéfice de leur vente, il nous sera impossible d'acheter des vivres pour l'hiver.

Des soupirs s'élevèrent dans les rangs.

— Notre ami, l'abbé de Morray, est mourant et ses moines ont dû gérer dernièrement une épidémie. Ils ont le cœur sur la main, mais nous les mettrions en difficulté en quémendant leur soutien. Peut-être que l'évêque pourra nous venir en aide, mais il est apparemment fort occupé à négocier la paix auprès du roi et de ses anciens ennemis.

Des murmures parcoururent les rangs, vite éteints par le regard sévère de la mère supérieure.

— J'irai avec deux d'entre vous en délégation pour obtenir son soutien. Néanmoins, vous savez comme moi qu'il tentera d'en profiter pour s'immiscer dans notre quotidien conventuel. Et il est hors de question qu'un homme vivant dans le siècle nous impose une vie de recluses !

Père Thomas toussa. Décidément, il semblait être de trop dans sa propre église. Durant ses années au couvent, Cyrielle avait appris les différends qui opposaient le clergé séculier, celui qui vit dans le monde auprès des laïcs, et le clergé régulier, reclus la plupart du temps dans des monastères. Le rôle de ce dernier consistait essentiellement à prier pour les âmes des mortels, en particulier des nobles qui n'hésitaient pas à faire don de leurs biens, et parfois aussi de leurs filles, pour être certains d'aller au paradis. La présence d'un grand nombre de novices dans le couvent s'expliquait ainsi et Cyrielle estimait cela particulièrement injuste.

Malheureusement, les abbesses ne possédaient pas autant d'indépendance que leurs homologues masculins. Ainsi, les évêques tentaient tant bien que mal d'obtenir le droit de contrôler les monastères féminins auprès du pape. Mère Thérèse continua :

— Cela prendra le temps qu'il faudra, mais nous reconstruirons notre couvent. Et si c'est nécessaire, nous utiliserons ceci.

Elle sortit d'un sac le ciboire et le calice en or serti de rubis, les seuls objets précieux de la communauté. Des murmures étonnés s'élevèrent dans les rangs. Le prêtre prit le premier la parole :

— Mère Thérèse, voyons, vous ne pouvez pas faire cela. Ces objets sont sacrés et appartiennent à l'Église ! Ce serait sacrilège que de les vendre !

— Le sacrilège, père Thomas, serait de ne pas venir en aide aux brebis égarées. Or nous, les sœurs de la Charité, ne nous contentons pas de prier, nous aidons notre prochain. Lors de la Cène, le Christ ne but dans une coupe en or, nous ne le déshonorerions pas en imitant son geste, mais bien en abandonnant nos ouailles.

Le rouge montait de plus en plus aux joues du prêtre et celui-ci maugréa quelques mots à peine audibles :

— Ce sont *mes* ouailles...

Malheureusement la mère supérieure l'avait entendu.

— Oui, vous avez raison. Sachez, à ce propos, que des lépreux attendent aux portes du village. Ils ont besoin de soins et nous devons finir ici. Vous devriez aller les voir, un peu d'air vous ferait le plus grand bien. Vous êtes rouge comme une tomate, mon ami. Nous venons d'essuyer un désastre, autant en éviter un autre en perdant le prêtre de la paroisse...

Si de la fumée avait pu s'échapper par les oreilles du père Thomas, elle aurait envahi toute l'église. Ne sachant sans doute quoi répondre, il se dirigea vers la sortie. Juste avant qu'il ne claque la porte derrière lui, mère Thérèse s'exclama :

— Amen !

Les sœurs pouffèrent. Père Thomas n'était pas un modèle de vertu et se contentait de ses sermons et de ses offices. Jamais il n'avait cherché à aider un villageois sans obtenir de contrepartie. Il donnait la messe au couvent et même la mère supérieure s'ennuyait de son débit de parole morne et sans vie. Elle venait sans doute de se venger de l'agacement et de la rancœur accumulés durant des années. Petit à petit le calme revint.

— Sans ressources, nous ne pourrons pas reconstruire et je dois avouer que j'espère ne pas en venir à de telles extrémités. En attendant, nous ne pourrons pas rester réunies. Nous nous répartirons au sein des trois autres monastères féminins du comté. Je vous prierai d'obéir à leurs supérieures autant qu'à moi. Suis-je bien claire ?

Toutes les religieuses acquiescèrent.

— Avez-vous des questions ?

Plusieurs mains se levèrent et l'abbesse donna la parole à sœur Clothilde.

— Ma mère, avec tout le respect que je vous dois, comment ces objets ont-ils été sauvés ? Les pilliers n'ont-ils pas eu le temps de les voler ? Seraient-ce les mystérieux cavaliers qui vous les ont rendus ? Avez-vous eu vent de leur identité ?

Un silence encore plus grand s'installa dans l'assemblée. La religieuse venait de poser les questions qui brûlaient toutes les lèvres. La tension dans la chapelle était à son comble et l'abbesse prenait tout son temps pour répondre. Connaissait-elle seulement le fin mot de cette

histoire ? Cyrielle en doutait. L'irritation de sa supérieure, habituée à avoir réponse à tout, la confortait dans ses suppositions. Malgré tout, la jeune fille espérait se tromper.

— Il est encore trop tôt pour le déterminer. Les villageois n'ont découvert aucune bannière, aucun fanon à terre. Nos attaquants semblent être de simples pillards ayant jeté leur dévolu sur notre couvent. Leur nombre était, je le reconnais, étonnant. Mais il s'avère que d'autres bandes organisées se répandent dans le comté. Plusieurs explications sont plausibles. Les troupes reviennent du front et certains enrôlés refusent peut-être de retourner à une vie de dur labeur. Certains s'adonneront à ce qu'ils ont appris durant ces dernières années : semer la mort et prendre le bien d'autrui.

— Et pour les quatre cavaliers, croyez-vous que ce soit également des soldats revenus du front ? Des chevaliers de nos contrées ?

La sœur qui était intervenue sans autorisation se fit incendier du regard. Penaude, elle s'enfonça au creux du banc. La mère supérieure lui répondit tout de même :

— Je ne pense pas. Ils semblent être de parfaits étrangers à ce que m'ont dit les sœurs Clothilde et Cunégonde. Il se peut que la fin de la guerre soit également à l'origine de leur présence. Je doute qu'ils soient des chevaliers, malgré leur maîtrise du combat. Certes, ils n'ont rien volé et ont laissé derrière eux les biens de la chapelle, mais leur secours était peut-être fortuit. Aucun ne s'est enquis de notre état ou n'a tenté d'éteindre l'incendie. Nous ont-ils d'ailleurs remarquées ? Quelle aurait été leur réaction s'ils nous avaient vues ? Ils ont répandu le sang sans le moindre remords sur une terre sacrée et n'ont laissé aucun survivant. Ils ne connaissent ni pitié pour leurs ennemis ni compassion pour les démunis. Seul le chaos semblait animer leurs bras !

Sœur Cunégonde se signa et prononça les mots suivants avant de déglutir péniblement :

— « Le pouvoir leur fut donné sur le quart de la terre, pour faire périr les hommes par l'épée, par la famine, par la mortalité, et par les bêtes sauvages de la terre... ».

— *Apocalypse*, verset 6, termina sœur Clothilde.

Toutes les religieuses se signèrent. La petite Annie fronça les sourcils d'incompréhension comme la plupart des novices. Cyrielle frissonna. Les sœurs faisaient référence aux quatre cavaliers de l'Apocalypse : Mort, Famine, Guerre et Conquête. Sœurs Clothilde et Cunégonde possédaient une obsession pour la fin des temps, mais cette fois-ci, elles avaient réussi à semer l'inquiétude au sein de la communauté. La fatigue et l'émotion de ces dernières heures devaient également aider. Cyrielle repensa au balafré et s'interrogea sur le cavalier qui le représentait le mieux. De quelle couleur était son destrier déjà ? Elle se creusa la tête. Il s'agissait d'un cheval massif, qu'elle n'avait pas souvent vu dans le comté, et sa robe était noire, rougie par endroit par le sang des victimes. Et la lueur des flammes accentuait cette couleur...

La jeune fille sursauta en entendant les exclamations craintives de plusieurs moniales :

— Des démons sortis des flammes !

— Des visages hideux, monstrueux !

— Ils sont venus pour nous voler nos âmes !

— Silence ! s'écria la mère supérieure.

Toute l'assemblée se tut. Elle reprit, la paume de sa main contre son front :

— Ne cédez pas à la panique. Bientôt le comte sera de retour et chassera tout danger des terres. Nous devons nous concentrer sur le plus urgent, la reconstruction du couvent !

Puis elle exposa le rôle que chaque religieuse devrait jouer. Mère Thérèse détestait les superstitions et il n'y avait rien de mieux que le travail pour éloigner les esprits du chemin dangereux de la peur. Enfin, elles purent disposer.

— Sauf toi Cyrielle, j'ai à te parler.

La jeune fille s'exécuta à contrecœur. Leur dernier tête-à-tête s'était très mal déroulé. La novice avait été consignée et enfermée dans sa cellule avec ordre de ne plus se rendre au village. Une fois la chapelle vide, mère Thérèse s'assit à ses côtés.

— Je suis toujours fâchée de tes relations avec ce jeune homme. Il a vraiment eu de la chance que je ne le fasse pas arrêter.

Cyrielle se mordit la lèvre inférieure. Il y a de cela six mois, sœur Cunégonde avait lu une missive adressée à la jeune fille. En tant que responsable des novices, elle s'estimait le droit de connaître les secrets des autres. Tristan s'était un peu trop épanché et avait donné rendez-vous à Cyrielle au village. Il avait parcouru de longs kilomètres, hélas en vain. Sœur Cunégonde avait tout de suite prévenu l'abbesse et déclaré que, elle se souvenait encore des mots exacts : « Cyrielle est une perfide, elle nous cache un amant qu'elle entretient régulièrement ». Les religieuses avaient, depuis lors, enfermé et surveillé étroitement la prétendue pécheresse. Elles l'avaient obligée à écrire une lettre cruelle, ensuite remise au jeune homme, où Cyrielle lui demandait de ne jamais chercher à la revoir. La jeune fille avait cru en mourir de douleur. Heureusement, elle avait trouvé une alliée en la personne de sœur Agnès qui, messagère de la missive mensongère, avait averti Tristan de ne pas y accorder la moindre valeur. Depuis lors, et à l'insu des autres sœurs, la guérisseuse aidait les deux jeunes gens à communiquer.

— Cyrielle, je n'ai pas agi ainsi pour te causer du chagrin. Les religieuses sont mariées au Christ et à personne d'autre.

La jeune fille gardait un silence obstiné. Elles avaient déjà eu cette conversation et il était inutile de la réitérer.

— Même si tu vivais hors de ce couvent, jamais tu ne serais autorisée à épouser un... Qu'est-il, rappelle-moi ? Un forgeron ? Non, même pas, un apprenti forgeron ! C'est ridicule, Cyrielle, ridicule !

Ses prunelles la scrutaient d'un air sévère.

— Réponds-moi !

— Vous ne pouvez pas comprendre..., murmura l'intéressée.

Cyrielle releva la tête et plongea ses yeux dans ceux de l'abbesse, avant de poursuivre :

— Nous avons déjà eu cette discussion. Si vous n'avez rien d'autre à ajouter, puis-je disposer ?

Un éclat de colère traversa le regard de son interlocutrice, mais la jeune fille ne faillit pas.

— Non, tu ne peux pas. Malgré ta désobéissance je me dois de... — elle soupira — te remercier pour la nuit passée. Non pas que j'approuve ton geste. Il était complètement stupide ! Mais sans toi, il y aurait peut-être eu trois sœurs et une novice en moins dans cette chapelle.

De tels propos désarçonnèrent Cyrielle. Jamais l'abbesse n'avait eu un mot gentil à son égard. Elle continua :

— Tu avais douze ans à ton arrivée ici. Je me souviens que tu es restée dans un mutisme profond durant plusieurs mois, jusqu'à ce que sœur Agnès te prenne sous son aile. Tu n'étais pas là par choix, je le sais bien. Et ce n'était pas mon choix de te garder non plus, mais celui de ta famille.

— Je le sais...

— Je n'ai pas fini ! s'emporta mère Thérèse.

Puis elle se radoucit.

— Écoute-moi jusqu'au bout. J'ai décidé de renvoyer toutes les novices chez elles le temps des travaux. Nous ne pouvons plus assurer leur enseignement et encore moins leur sécurité.

Le regard de Cyrielle brilla avant de s'éteindre rapidement. Jamais elle n'avait eu l'autorisation de retourner au château. Une fois par an, chaque novice recevait la permission de rentrer chez elle, durant deux semaines, accompagnée d'une autre jeune fille. Cette dernière devait vérifier que les préceptes du couvent étaient respectés au sein de la famille. Cette pratique permettait également de réaliser des économies parmi les religieuses qui se déchargeaient de deux bouches à nourrir. Les mères se réjouissaient de retrouver leurs filles. Malheureusement, aucune n'attendait Cyrielle, la sienne étant morte il y a bien longtemps. Quant au reste de ses parents, ils étaient restés sourds à ses requêtes. Certes, la jeune fille avait accompagné certaines de ses camarades dans leur famille, mais cela n'était pas la même chose que de retourner chez soi... La mère supérieure dut lire dans ses pensées, car elle ajouta :

— Ils n'auront pas le choix, Cyrielle. Je n'ai pas le temps d'attendre une réponse qui ne viendra pas. Tu pars demain, comme toutes les autres. Une caravane de marchands se rendra à l'ouest après avoir récupéré leurs chevaux chez le maréchal-ferrant. Vous ne vous ferez pas attaquer. Ils ont payé des hommes d'armes pour les escorter. Sœurs Clothilde et Cunégonde t'accompagneront. Il faudra marcher.

L'abbesse sourit enfin et son regard dévia vers la porte de la chapelle :

— Je les vois déjà ruminer derrière mon dos à l'idée de marcher deux jours entiers pour rejoindre le Val Doré.

Puis son visage redevint dur et sérieux. Elle prit les mains de Cyrielle entre les siennes.

— Nous avons plus de points communs que tu ne le crois. Je te propose un accord. Durant les mois, voire l'année à venir, je te laisse libre de vivre dans le monde. À ton retour, tu pourras refuser de prononcer tes vœux et mettre fin à ton noviciat. Réfléchis bien à ce que tu désires, car si telle est ta volonté, je m'opposerai au souhait de ta famille de te faire entrer dans les ordres. Profite de la vie à la cour, mais n'oublie pas que, religieuse ou pas, tu auras toujours des devoirs et des obligations envers ta parentèle. La liberté n'est pas un cadeau dont peuvent jouir les femmes.

Cyrielle hésita un instant et demanda :

— Quelle est la contrepartie ?

— Je souhaite que les sœurs et toi intercédiez en notre faveur. Le comté abonde en richesses. Si le seigneur du lieu ne peut nous envoyer de l'or, qu'il nous fournisse les pierres de ses carrières ou le bois de ses forêts pour reconstruire le couvent. Toute aide est la bienvenue. Il faut aussi s'assurer qu'il ne prenne pas à la légère l'attaque subie. C'est le devoir du comte Jean de veiller sur ses sujets.

— Ma mère, ce que vous me demandez est impossible, je n'ai aucune influence...

L'abbesse déposa son doigt osseux sur les lèvres de la jeune fille.

— Rien n'est impossible. Demain, tu ne seras plus Cyrielle, la novice. Lorsque l'aube succédera à la nuit, tu redeviendras celle que tu étais il y a six ans, Cyrielle de Montfaucon, unique héritière de feu Guillaume le Téméraire et nièce de l'actuel comte du Val Doré.

Cyrielle acquiesça pour donner son consentement. Mère Thérèse lui baisa le front puis quitta la chapelle. Tout étourdie par ces paroles, la novice se leva et s'apprêta à sortir pour annoncer la bonne nouvelle à sœur Agnès. Toutefois, une bible oubliée sur un banc attira son attention. Elle

décida de la récupérer afin de la remettre à sa propriétaire quand son regard glissa sur la page ouverte :

« Un autre cheval sortit : il était rouge feu. Son cavalier reçut le pouvoir de bannir la paix de la terre pour que les hommes s'entretuent, et une grande épée lui fut donnée ».

Envie d'en découvrir plus ?

RDV sur

<https://www.amazon.fr/gp/product/B08373BRGL>

Ou par mail pour le livre dédié : admartel@outlook.fr

